

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 1 (1907-1908)  
**Heft:** 18

**Rubrik:** La musique en Suisse

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

appliquée à notre vie et à nos sentiments modernes, la formule même du théâtre antique, d'après laquelle le chœur, personnage essentiel, participe à l'action, la commente discrètement, la nuance, tantôt accentue l'impression qu'elle produit, tantôt la prolonge en apportant à la parole devenue insuffisante le secours de l'harmonie, tantôt l'atténue en nimbant de poésie son réalisme trop poignant.

La musique d'*Henriette* est constituée par huit chœurs mixtes *a cappella*, pour la facture desquels l'auteur a tenu compte des voix rustiques des exécutants. La tessiture en est très peu étendue et il est fait un large usage de l'unisson. Néanmoins la variété est extrême ; ces huit chœurs, d'une inspiration si simple, produisent une grande diversité d'effets.

L'exécution a été tout à fait bonne, malgré sa difficulté pour des chanteurs nullement rompus aux passages brusques ou délicats d'une tonalité à une autre. La difficulté est accrue par la disposition du chœur en deux groupes, chantant sur les deux côtés de la scène et séparés par une vingtaine de mètres. Nonobstant ces conditions compliquées, justesse, nuances, précision, rien n'a laissé à désirer. M. Doret pourra se déclarer satisfait de ses interprètes.

Ajoutons que les vers délicieux de M. Morax contribuent au charme de ces huit chœurs qui figureront avec avantage au programme de nombreux concerts.

---

## \*\*\* LA MUSIQUE EN SUISSE \*\*\*

(*De nos chroniqueurs particuliers*)

---

**Berne.** *Jubilé de l'« Institut de musique ».* La première « Société de musique » de Berne date de 1815, mais ne fut pas de bien longue durée, grâce au peu d'intérêt qu'on lui témoignait. En 1857, la dite société fut dissoute; cependant le 20 novembre de la même année, il s'en forma une nouvelle qui prit à sa charge les déficits de la première et institua le système des concerts d'abonnement auxquels les sociétaires seuls avaient accès; ce ne fut que plus tard que l'on admit le public.

Les autorités s'étant intéressées à cette société, des subventions furent votées, puis l'*Institut de musique* fondé et ouvert le 1<sup>er</sup> mai 1858, à titre d'essai, et pour des classes de violon seulement. L'année suivante, l'organisation change quelque peu; un directeur est choisi en la personne de M. Ed. Frank, ancien directeur du Conservatoire de Cologne. Des classes de piano, violoncelle, orgue, chant, ensemble, théorie, etc. ne tardent pas à se former et l'*Institut* progresse d'une façon réjouissante, qui, à l'heure qu'il est, n'est pas sur le point de se relâcher. Actuellement il reçoit des subventions de la ville, de différentes abbayes ou corporations et de quelques sociétés de chant.

Les deux premiers professeurs de violon furent MM. Edele et Arnold; ce dernier ne cessa de professer que quelques semaines avant sa mort, en 1907. Les directeurs : M. le prof. Dr Ed. Frank (1858 à 1867), M. Adolphe Reichel (1867 à 1888), puis M. le Dr C. Munzinger, dès 1888 à aujourd'hui.

Dès 1868, le règlement prévoit des bourses pour les élèves doués mais sans ressources; une quinzaine de jeunes gens et jeunes filles en jouissent aujourd'hui.

Quant aux finances scolaires, elles n'ont jamais été bien élevées; elles montent à 110 fr. par an. Les élèves ne sont pas tenus à rester une année entière à l'*Institut*, mais au minimum un trimestre. Il existe aussi une caisse de secours en cas de maladie, pour les professeurs.

Voici quelques chiffres qui permettront de constater l'accroissement du nombre des élèves: il y en avait 10 en 1858, puis, de dix en dix ans, leur nombre est mon-

té successivement à 127, 167, 186, 265 et 283. A la fin de chaque trimestre, l'Institut organise des concerts-auditions d'élèves. Ces concerts sont publics et gratuits. Les examens annuels, obligatoires pour tous les élèves, ont lieu en juillet et se terminent par l'audition principale, où les élèves les plus avancés se font entendre, avec accompagnement d'orchestre. Toutes ces manifestations sont gratuites. Les programmes de ces concerts sont fort bien composés et prouvent que l'on travaille sérieusement dans ce modeste « Institut de musique ». Les résultats sont des plus satisfaisants et font le plus grand honneur aux quinze professeurs et en particulier au directeur, M. C. Munzinger.

C'est donc le cinquantenaire de l'« Institut » que nous avons fêté les 25 et 26 avril, par deux grands concerts et un banquet. Le premier de ces concerts fut consacré à la musique de chambre ; au programme figuraient entr'autres : un quintette (quatuor à cordes et piano) de C. Hess, une sonate pour violoncelle et piano de Ed. Frank, le concerto pour trois pianos de J.-S. Bach et la sonate pour violon et piano, op. 4, de V. Andreæ, puis quelques chants.

Le second nous fit connaître des œuvres de quelques directeurs ou professeurs et entendre des élèves anciens et actuels du Conservatoire.

L'orchestre de la ville prêtait son concours. En voici le programme :

1. Ouverture de <i>Arnold de Brescia</i> (Widmann).	ADOLPHE REICHEL ancien directeur
2. Morceau de concert pour piano et orchestre . . . . .	R. KRADOLFER
3. <i>Noël</i> , pour baryton et piano . . . . .	C. MUNZINGER
4. <i>Un soir à Capri</i> , fantaisie pour orchestre . . . . .	P. CZURDA
5. <i>Andante et Final</i> du concerto pour violon . . . . .	F. MENDELSSOHN
6. Concerto en <i>fa dièse</i> mineur pour piano et orchestre . . . . .	F. HILLER
7. Trois chants avec piano . . . . .	H. WOLF
8. Concerto N° 4, en <i>sol</i> majeur, pour piano . . . . .	L. v. BEETHOVEN
9. Chants pour soprano . . . . .	C. MUNZINGER
10. Première partie d'une symphonie . . . . .	F. BRUN

Le banquet, à l'Hôtel des Boulanger, a été des plus gais. Les autorités de la ville de Berne, les différentes corporations, les sociétés chorales, la « Liedertafel » et le « Cœcilienverein » étaient représentés, et l'on remarquait parmi les convives les directeurs des conservatoires de Bâle et de Zurich, M. Ed. Röthlisberger, président de l'A. M. S., MM. Hans Huber, de Bâle, et V. Andreæ, de Zurich.

Une ravissante brochure commémorative, rédigée par M. le Dr Grunau, donnant l'historique détaillé du Conservatoire, fut remise à chacun des assistants. Il est regrettable que les conservatoires de la Suisse romande ne se soient pas fait représenter, bien qu'ils y eussent été invités. L'un d'eux ne se donna même pas la peine de répondre, ce que le président de la « Société de musique », M. le Dr Kaufmann, n'a pas manqué de signaler dans son discours !

De nombreuses allocutions furent prononcées en l'honneur du cinquantenaire de la « Berner Musikschule ».

Comme le dit fort bien un journal de notre ville : si la vie musicale s'est développée en une large mesure au cours de ces dernières années, à Berne, c'est en grande partie à l'« Institut de musique » qu'en revient le mérite.

**Genève.** M. Marteau a donné trois concerts remarquablement intéressants, avec le concours d'artistes de l'orchestre de Meiningen : MM. Schmidt-Reinecke, violon, Poersken, alto, Cahnbley, violoncelle, Wiebel, clarinette, Manigold, flûte, Grell, contrebasse, de M. Hansotte, cor (de l'orchestre de Genève), de Mme Panthès et MM. Behrens et Göllner, pianistes de Genève, de Mme Tilly Cahnbley-Hinken, cantatrice de Meiningen. L'intérêt de ces trois séances était concentré sur les œuvres

de M. Marteau lui-même : la *Chaconne* pour alto, dont nous avons déjà parlé, d'une beauté classique et qui sonne admirablement ; le *Quintette* avec clarinette (op. 43), déjà entendu à Lucerne, à la réunion de l'A. M. S. et qui est une œuvre de beaucoup de science et d'esprit, fourmillant de ravissants détails, mais perdant trop de vue l'idée principale, nous semble-t-il, à première audition du moins ; enfin l'*Octette* pour deux violons, alto, violoncelle, contrebasse, flûte, clarinette et cor. Cette dernière œuvre a été écrite, la première partie en mars 1908 et les trois dernières en septembre 1907. C'est l'op. 45 et dernier de l'auteur, qui l'a dédié à la mémoire du regretté clarinettiste Mühlfeld. Cette œuvre, nous dit l'auteur, quoique n'étant nullement de la musique à programme, s'inspire des différents épisodes de la vie d'un artiste. La première partie expose d'abord le dououreux événement ; puis vient la vie de l'artiste, les jeux de l'enfance, l'adolescent rempli d'idéal et d'espoirs. L'*Adagio* cherche à dépeindre la Foi et l'Amour — avec ses doutes : deux grands moments de la vie intérieure de l'homme-artiste. Le *Presto* représente la révolte contre les « Philistins », la consolation par la Nature et la victoire de l'intelligence et du talent. La *Chaconne* finale montre les luttes pour atteindre la divinité, puis la mort.

Oeuvre considérable et très complexe ; pas encore absolument personnel, cet *Octette* fait grand honneur à son auteur que nous voyons en constant progrès. Les transitions se font plus souples, les idées ne sont jamais banales et l'intérêt est constamment tenu en haleine. Cette dernière œuvre nous permet d'espérer beaucoup du compositeur Marteau, qui travaille en ce moment à une symphonie que nous attendons avec impatience.

Enfin l'on a encore entendu les *Mélodies* avec accompagnement de quatuor à cordes. Au point de vue vocal, il y a bien quelque recherche, mais il y a d'heureuses trouvailles dans le quatuor même. A noter que les poèmes sont de la plume de M<sup>me</sup> Marteau.

Tous ces excellents artistes nous ont joué encore le quatuor pour instruments à archet en *ut* mineur (n° 4), de Beethoven, l'exquis quintette de Schumann ; celui de « La Truite » de Schubert, la *Sérénade*, op. 25, de Beethoven, un quatuor et un trio de Mozart et l'admirable quintette de César Franck. On voit que Marteau n'a pas voulu quitter Genève sans nous avoir offert ce qu'il y a de plus beau dans la littérature de la musique de chambre. Interprètes admirables, tous ces artistes nous ont procuré de parfaites jouissances artistiques. A signaler encore de curieuses *Mélodies écossaises* que Beethoven a harmonisées avec accompagnement de piano, violon et violoncelle, pour l'éditeur anglais Thomson. *Der treue Johnie* nous a plu particulièrement, et M<sup>me</sup> Cahnbley a chanté ces mélodies, de même que celles de Marteau et d'autres de Brahms, avec une expression très juste et une belle voix de mezzo-soprano dramatique, un peu lourde parfois pour le genre léger.

La « Chapelle russe » de M. Slaviansky d'Agréneff a fait sa dernière tournée en Suisse, en célébrant le cinquantenaire de sa fondation. On sait quel est l'intérêt, l'originalité, la saveur des chants populaires russes que M. Slaviansky d'Agréneff a réunis avec tant de soin artistique et patriotique. La troupe se montrait dans les riches costumes des boyards des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. On connaît aussi les effets de contraste si prisés de ces chanteurs, les profondes basses slaves, les extraordinaires ensembles de *pianissimi* tenus avec une habileté et une égalité sans pareille, leur souplesse dans le rythme, les changements de tonalité, etc. Beaucoup de recherche de l'effet seul, souvent des intonations fausses et des voix en somme assez ordinaires ont malheureusement diminué l'intérêt artistique de l'exécution, mais l'intérêt historique très réel est toujours là, et il valait la peine d'entendre encore une fois cette curieuse troupe.

M. Jaques-Dalcroze a donné devant une salle comble une démonstration des résultats obtenus par son cours de gymnastique rythmique. Le succès a été complet. Nous renvoyons le lecteur, pour les détails, à la chronique de la S. G. R. (dans ce

numéro de la *Vie musicale*, p. 311). Mais nous ne saurions trop insister sur la portée profonde qu'ont ces divers exercices. Les auditions en sont toujours d'un intérêt palpitant et font le plus grand honneur à l'esprit inventif de M. Jaques-Dalcroze.

Enfin MM. Stavenhagen et Marteau ont encore donné, malgré la chaleur torride, une séance dans laquelle ils ont joué de merveilleuse façon trois sonates pour piano et violon de Beethoven : la septième, op. 30, d'une beauté parfaite, la dixième, op. 96, plus inégale, et la neuvième, à Kreutzer. Ce fut ensuite, de la part du public, une ovation frénétique pour remercier les deux artistes de leur géniale interprétation.

**Lausanne.** Les deux concerts de la chapelle russe Dimitry Slaviansky (29 avril et 2 mai) ont été parmi les plus gros succès de la saison. Sans doute, elle a baissé en nombre et en valeur depuis ses dernières tournées. Il n'y avait qu'une seule des basses phénoménales dont on a gardé le souvenir. Les solistes n'avaient rien de remarquable et les chœurs *a cappella*, très difficiles d'ailleurs, n'ont pas toujours été d'une justesse absolue. Il n'en reste pas moins vrai que ces trente chanteurs font preuve d'une discipline dont nous sommes bien éloignés, et que leurs effets dynamiques sont surprenants. Les voix de femmes surtout donnent un ensemble dont le fondu et la douceur étaient une révélation. L'absence de tout effort, le naturel et la simplicité du débit ajoutent beaucoup au charme irrésistible qui émane de cette vaillante phalange d'humbles artistes. Mieux que les romans, les étudiants et les bombes russes, ils ont réussi à nous faire aimer leur pays dans ce qu'il a de meilleur, de plus intéressant et de plus sympathique : le paysan russe. C'est pourquoi aux valses chantées et aux lieds modernes nous avons infiniment préféré les vieilles chansons populaires dont la malice espiègle, la douceur poétique et le sentiment profond vont droit au cœur. De M. Slaviansky, dont le grand âge ne lui permet plus qu'un rôle décoratif, nos remerciements vont à M. Ivanoff, le véritable répétiteur du chœur que, malgré la tournée d'adieu, nous espérons revoir et réen-tendre une autre année. A Lausanne, il trouvera toujours salle comble.

Malgré les fortes chaleurs, notre bon public afflue docilement au théâtre pour suivre les péripéties de la saison d'opéra. *Mireille* a été un succès aussi complet qu'inattendu. *Thérèse*, une nouveauté pour Lausanne, n'a réuni qu'une demi-salle et le *Bonhomme Jadis*, dont la première ne fut rien moins que brillante, a dû venir à la rescoufle pour la sauver d'une chute prématurée. En représentations populaires à 50 centimes, on a donné *Mireille* et *Thérèse*, tandis que le *Bonhomme Jadis* a été repris avec le *Jongleur de Notre-Dame*. *Manon* a eu son succès traditionnel et le résultat financier de la saison présente paraît déjà satisfaisant.

Quelques concerts d'importance secondaire ne nous retiendront pas longtemps. Le Chant sacré de l'Eglise nationale a eu un beau succès avec son concert de St-François (30 avril). Comme de juste, une place prépondérante a été accordée à Bach, Haendel, Mendelssohn et Rheinberger, cependant que les modernes étaient représentés par Berlioz, César Franck et Grieg. M. Em. Barblan a obtenu un succès mérité et son chœur, grâce à sa compétence et à la sûreté de son goût, ne cessera de faire de réjouissants progrès.

Un concert classique — sera-t-il permis de dire qu'on abuse décidément de cette épithète : Chopin, Brahms, Liszt et Bruch sont-ils des classiques ? — a été offert le 6 mai au public de l'Eglise allemande par Mlle Ochsenbein, jeune débutante de talent, élève du maître strasbourgeois Blumer et qui malheureusement n'a joué que trois petits morceaux de Liszt et de Chopin. Nous attendrons donc une meilleure occasion pour porter un jugement définitif sur la valeur de cette artiste qui paraît unir à une solide école un réel talent personnel, fait de grâce et de finesse.

Qu'il nous soit permis à ce sujet de critiquer le manque de soin et d'exactitude qui distingue trop souvent les programmes de ces petits concerts. MM. Bott, Sassov, Wessely et Klaus ont joué un trio de Beethoven et un quintette de Schubert

dont on ne nous indique pas les mouvements. M<sup>me</sup> Escher a chanté quatre fois sans qu'on nous donne les textes (ce qui, à vrai dire, devrait être superflu !). Que signifie enfin cette remarque que l'air d'*Andromaque* est *tiré de l'Achileus* ! ? Si les organisateurs de concerts, chargés de l'éducation artistique du public, comprennent si mal leur haute mission, que faut-il attendre du public lui-même ?

M<sup>me</sup> Thélin a organisé une audition d'élèves sous forme de concert de bienfaisance, le 13 mai, à la Maison du Peuple. Le programme très varié allait de Mozart à Grieg, de Haydn à Sinding, de Mendelssohn à Chopin, Rubinstein et Liszt. Les quatre parties de la première suite du *Peer Gynt* furent jouées par quatre fois quatre jeunes pianistes.

Ces auditions d'élèves ont leur charme. Elles réunissent un bon public content de tout, patient et combien s'enthousiaste ! On y entend de jolies choses que les grands concerts négligent parfois, les virtuoses de carrière les jugeant trop simples ou trop vieillottes. Tels ce délicieux quatuor de Beethoven en *mi bémol*, le trio de Haydn en *sol* pour piano, violon et violoncelle, ou le bien connu concerto en *ré* de Mozart arrangé pour deux pianos. Mademoiselle Thélin tenait à assister sur la scène aux productions de ses élèves en les encourageant du regard et en jouissant de leur triomphe qui est le sien. Ce serait offusquer la modestie de la vaillante petite phalange que d'indiquer les noms de chacun des exécutants et nous nous bornons à renvoyer les intéressés au programme de la soirée.

**Morges.** Dans notre précédente chronique, nous laissions entendre que la matière \_\_\_\_\_ n'était pas épuisée. Mentionnons d'abord deux concerts d'orgue donnés par M. Georges Humbert, organiste du Temple paroissial. Au fond, il devait y en avoir trois; mais, pour diverses raisons, le dernier est renvoyé à l'automne prochain.

Un fait caractérise ces auditions musicales, dont le programme n'a point été élaboré au hasard ; c'est que, pour initier le public aux beautés du « roi des instruments », M. Humbert les a disposées en triptyque : *classiques, romantiques, modernes*. Elle forment donc un tout organique destiné à faire mieux comprendre l'évolution accomplie, de Bach à nos jours.

La première fut consacrée naturellement aux deux grands ouvriers de cette période. De Bach, nous avons entendu un prélude, un air de la *Cantate de Pentecôte* et la *Toccata*, avec fugue, en *ré mineur*; de Händel, un air de *Radamisto* et un solo emprunté à la première partie du *Messie*. Mais ils ne remplissaient pas le programme à eux seuls. Deux de leurs prédecesseurs, Pachelbel et Buxtehude, y figuraient également, avec une *Toccata* et une *Chaconne* qui ont excité l'admiration des connaisseurs. En outre, un air de la *Création*, de Haydn, complétait très heureusement ce cycle classique. La partie vocale avait été confiée à M<sup>me</sup> Lilas Goergens, de Lausanne, dont la voix de soprano, fraîche et bien timbrée, contribua pour beaucoup au succès du concert.

Celui du second fut encore plus accentué. Les romantiques ont introduit un élément nouveau, le lyrisme, et donné moins de rigidité aux formes musicales antérieures. Le sentiment déborde dans les compositions des grands maîtres de cette grande époque. Deux fugues de Schumann, la belle *Sonate en fa*, de Mendelssohn, l'exquis prélude de Brahms et l'audacieuse *Fantaisie* de Liszt représentaient la partie instrumentale. Inutile d'ajouter que M. G. Humbert a très habilement registrado ces compositions. Tant par leur beauté propre que par l'extrême variété des combinaisons, elles ont produit beaucoup d'effet. M. Em. Barblan a chanté deux *Prières* de Marie Stuart, de Schumann, *Litanei*, de Schubert, et *Morgenlied*, de Mendelssohn. Si la voix du chanteur n'est pas toujours égale, elle a du moins un registre particulièrement expressif, le medium, dont les notes sonnent de la façon la plus agréable. Le public est sorti enchanté de cette intéressante soirée, qui a laissé une impression très vive.

Le 17 mars, M. le pasteur Louis Barblan donna une conférence sur les « Saisons », avec projections lumineuses. Tandis que les reproductions de tableaux célèbres défilaient sur la toile, accompagnées d'un bref commentaire, un chœur de cinquante fillettes chantait des compositions de M. Em. Barblan et sous sa direction. Quelques unes sont charmantes, ainsi la *Neige*, *Catherine au rouet*, *Les Lapins*, la *Berceuse de la Vierge*; *Novembre* mérite une mention spéciale. On sent dans ces chansons un sérieux effort, une inspiration originale; la forme mélodique ne manque ni d'élégance, ni d'unité.

Un très beau concert vocal a clôturé la saison musicale. Le 5 avril, notre société morgienne, la « Jeune Helvétie », dirigée par M. G. Humbert, à laquelle s'était jointe la société de Nyon, le « Léman », se sont fait entendre au Temple, rempli à souhait cette fois. La « Jeune Helvétie » s'est produite seule dans la gracieux *Trianon*, de Delibes, au charme exquis, et dans *Nostalgie*, de Demmler. Le « Léman » a chanté à son tour un morceau de Munzinger, *Vreneli*, et le *Retour des marins*, de Danhauser, qui est loin de valoir le précédent.

Puis la masse chorale tout entière, comptant 130 chanteurs, a exécuté des chœurs de Max Bruch, O. Barblan, H. Huber, H. Plumhof, avec un entrain, un élan, un respect des nuances et une intelligence artistique remarquables. Le point culminant du concert fut sans contredit l'audition de la *Lyre et l'épée*, de Hegar, œuvre périlleuse, mais d'une incomparable richesse harmonique et d'un coloris puissant. De cet ensemble, s'est dégagée une impression de force et de beauté que tout le monde a ressentie. Dans l'intervalle, Madame Debogis, de Genève, a chanté la prière d'*Elisabeth* et un air magnifique d'*Héraklès*, du vieux maître Haendel. Sa voix suprême, admirablement stylée, très égale, du vrai velours dans les notes douces, a produit beaucoup d'effet.

Une grande part de la réussite de ce concert mémorable revient à M. G. Humbert, qui l'a préparé avec un soin minutieux et qui a su inspirer aux chanteurs le goût de la grande musique.

La période active de notre vie musicale morgienne s'est ainsi terminée par un point d'orgue solennel.

J. B.

**Neuchâtel.** Quoique renvoyée de plus d'un mois, l'audition de la *Messe en ré mineur*, de Frédéric Klose, a réuni, le dimanche 3 mai, un fort nombreux public. Grâce à cette affluence, le déficit de la « Société chorale », occasionné précisément par le renvoi du concert, sera comblé pour une large part.

Les solistes, tous à la hauteur de leur tâche, ont été très écoutés, tant en quatuor que dans leurs *soli* proprement dits. M<sup>lle</sup> Johanna Dick, soprano, que nous ne connaissons jusqu'ici que de nom, nous a révélé un beau talent; il est vrai qu'elle n'a pas encore toute l'expérience de ses collègues, mais elle conduit son organe, d'ailleurs bien posé, avec beaucoup d'assurance. Quant aux autres solistes, il n'est plus nécessaire de les présenter. Nous admirons toujours le beau style de M<sup>lle</sup> Frieda Hegar et de M. Paul Bœpple, ainsi que la diction de M. Robert Kaufmann. Ce dernier pourtant n'a plus la même facilité d'émission qu'il y a quelques années, et sa voix ne se mariait pas aisément avec celle du soprano, dans la cinquième partie: « O salutaris hostia ». Toujours est-il que M. Kaufmann reste bon chanteur et fort musicien.

Malgré quelques difficultés d'intonation, le chœur n'a pas bronché. Les parties fuguées telles que : « Cum sancto spiritu in gloria Dei patris » et « Et in unum Dominum, Jesum Christum » ont été très distinctes, de même les attaques dans le « Sanctus » ont été impeccables. Toutes nos félicitations à la « Société chorale » et à son directeur, M. Ed. Roethlisberger, toujours si dévoué.

L'auteur de la *Messe*, M. Fr. Klose, était venu diriger son œuvre en personne.

Sa direction est un peu lourde, il est vrai, mais d'une sûreté parfaite. On a reproché à l'auteur un certain manque d'unité dans la conception de son œuvre. Il nous semble, au contraire, que son ouvrage se tient d'un bout à l'autre, tant par la conception que par une merveilleuse facture. Il n'est pas absolument nécessaire que tout ce que l'on écrit sente l'école de Wagner et d'autres, où un avide chercheur finit toujours par découvrir, après chaque période de quatre ou huit mesures, un « Leitmotiv » ou un fragment quelconque de « Leitmotiv » !

En résumé : concert très discuté, mais qui nous laisse le meilleur souvenir.

**Yverdon.** La chapelle russe Slaviansky d'Agréneff — qui vient de remporter de si brillants succès dans sa tournée en Suisse — a bien voulu mettre Yverdon sur son itinéraire. Le public l'a récompensée en venant assister nombreux au concert du 28 avril. L'auditoire parfois emballé et vraiment ému, a manifesté son enthousiasme par des rappels et des trépignements.

Nous avons gardé de cette audition une impression de mélancolie pénétrante et douce, d'harmonie suave et complète. Indépendamment de la qualité exceptionnelle des voix, et de l'incomparable perfection des nuances, il y a dans les costumes des chanteurs — des chanteuses surtout — dans leur manière de se présenter, de se grouper autour de leur vénérable chef, une grâce, une distinction, une majesté qui en imposent certainement, et contribuent à faire valoir une musique qui, sans être transcendante, n'en a pas moins un charme étrange, saisissant !

Après une série de chœurs religieux, patriotiques, romantiques ou badins, M<sup>es</sup> Slaviansky et Ivanoff ont interprété d'une façon magistrale un duo bien connu de Rubinstein : *Le voyageur dans la nuit*.

L'inoubliable concert de la chapelle russe a clôturé dignement notre saison musicale sans contredit beaucoup moins pauvre cette année que les précédentes.

F. B.

**Zurich.** Le printemps est enfin revenu ; les oiseaux gazouillent ; l'orchestre est en vacances et les violons dorment dans leurs étuis de bois ; les oiseaux chantent et les voix humaines aussi se réveillent : c'est le *Gesangverein*, le *Chœur mixte*, c'est M. Slaviansky d'Agréneff et sa troupe, c'est le *Männerchor* qui se font entendre tour à tour.

Le « Gesangverein », fondé il y a vingt ans et dirigé encore aujourd'hui par M. Paul Hindermann, a fait entendre à la « Fraumünsterkirche » une œuvre fort belle, qui paraît toutefois convenir mieux à la scène qu'à l'église : *La légende de Sainte-Elisabeth*, par Fr. Liszt. Cette œuvre illustre brillamment les qualités maîtresses du grand compositeur : simplicité du thème et richesse, fécondité, variété infinie de ses développements ; et ces qualités, M. Hindermann a eu le talent et le bonheur de les faire valoir d'une manière digne d'éloges. Que l'on me permette de citer au moins les noms des solistes : M<sup>me</sup> Hindermann et MM. Emile Meyer et Auguste Linder. Les chœurs, admirablement nuancés, dénotent une culture musicale des plus soignées.

Le concert du Vendredi-Saint, donné par le « Chœur mixte » et accompagné du grand orchestre — c'étaient, avec le concert du 3 mai, les derniers coups d'archet — a été l'une des plus belles exécutions de la saison. M. Volkmar Andreæ, après d'infatigables et très nombreuses répétitions, réussit à donner à l'œuvre grandiose de J.-S. Bach qu'est la *Messe en si mineur*, toute son ampleur et toute sa majesté. C'est dans ces œuvres-là, comme dans les symphonies de Beethoven que notre directeur donne la mesure de ses moyens, de la vigueur de son tempérament et de l'intelligence de sa compréhension musicale. Si la parfaite unité de l'ensemble n'était affaiblie par quelques instruments à vent décidément insuffisants et par le fait qu'il avait fallu donner à un ou deux solistes des rôles disproportionnés à leurs

voix, Zurich ne tarderait pas à prendre rang parmi les capitales de la grande exécution musicale.

Les concerts Slaviansky vous sont connus. La seule chose qui leur prête dans notre ville un intérêt particulier, c'est l'importance de la colonie russe. Quoique pour la plupart ennemis de leur gouvernement, nos hôtes russes n'en gardent pas moins de leur patrie un spleen qui s'est manifesté au concert Slaviansky par une véritable frénésie d'enthousiasme. Au point de vue ethnologique il y aurait là d'intéressantes observations à faire. Au point de vue musical il ne me paraît pas qu'il y ait rien à ajouter aux éloges qui ont été faits de l'intéressant ensemble du patriarche russe.

Le « Männerchor » est en tournée ; il est à Paris. Et avant de partir il nous a fait entendre les morceaux dont il allait régaler la colonie suisse de Paris, et sans doute aussi quelques parisiens. Les qualités sont sans contredit la richesse vocale, la solidité, la puissance ; ce ne sont pas seulement nos chants patriotiques qu'il emporte avec lui, mais c'est l'emblème vivant de la Suisse et de notre histoire. La puissance de certains morceaux, en particulier de fragments tirés de la *Fête des vignerons* et composés pour le grand air, est telle que, dans une salle, même dans notre grande Tonhalle, on demeure assourdi. Il faut à cette musique le libre espace, l'entièrerie liberté, comme il la faut à nos pensées et à nos coeurs. Le défaut de nos chanteurs, ou du moins ce qui paraîtra un défaut, sans doute, à Paris, c'est le mouvement par exemple, de la *Marseillaise*. Mais qu'y faire ? Le rythme naturel à chaque peuple lui est instinctivement dicté par l'allure de son pas habituel : le Français peut parcourir ses plaines riantes d'un pas plus allègre que le Suisse ne peut gravir ses lourdes montagnes.

R. N.

---

## La Musique à l'Étranger

(*De nos correspondants particuliers*)

---

**Paris.** *Namouna*, qui ne paraissait plus que dans les concerts, sous forme de suites d'orchestre, rentre aujourd'hui triomphante au répertoire de l'Opéra. Après avoir connu les injustices, dont fut traversée la vie de Wagner, de Berlioz, de Bizet, Edouard Lalo prend sa revanche. Pour être tardive, elle n'en est pas moins complète. Quelques-uns, peut-être, auront encore trouvé cette partition trop symphonique. Mais ils se laisseront bientôt gagner par le charme pénétrant de l'œuvre du maître, et ne pourront plus s'en passer.

Le scénario, inspiré d'un passage des mémoires de Casanova, n'est point d'une foudroyante originalité ; il ne manque cependant ni d'agrément, ni de pittoresque :

Dans un casino de Corfou, le pirate Adriani joue aux dés avec un gentilhomme fraîchement débarqué de Venise, Ottavio. En quelques minutes, le forban perd non seulement tout son or, mais sa tartane et la belle Namouna, son esclave. Don Ottavio pourtant, qui aime ailleurs, glisse tout l'or gagné dans les mains de Namouna, rend à celle-ci sa liberté, lui fait même cadeau de la tartane, et s'en va très satisfait de ce beau geste.

Nous le retrouvons bientôt, fort occupé à diriger un septuor de mandolines sous les fenêtres d'une élégante de la ville, dona Helena, dont il est époux. Rejoint par le vindicatif Adriani, qui aussitôt le provoque, il dégaine et ferraille en mesure. Mais une femme les sépare. C'est Namouna. Elle essaie de séduire Ottavio. Celui-ci préfère flirter avec Helena, qu'il suit parmi les groupes de gens du peuple. Survient alors quatre spadassins, achetés par le traître Adriani, résolus à supprimer le trop heureux joueur. Ils attaquent Ottavio. Des matelots se portent à son secours. Mais après l'avoir sauvé, à son grand étonnement, le désarmant, lui nouent un bandeau sur les yeux et l'emmènent. L'enlèvement est l'œuvre de la vigilante Namouna. Elle le fait embarquer sur sa tartane, qui lève l'ancre et disparaît à l'horizon.

Au dernier tableau, nous sommes transportés dans une autre île de la Méditerranée. Des esclaves appartenant au marchand Ali se reposent et dansent au bord de la mer. Arrivent Namouna et Ottavio. Namouna rachète les esclaves, ses anciennes compagnes. Elle